

# Ça pense pour moi

PAR PASCAL ENGEL

*Quel est le sens des petits mots je et moi ? Quel rôle occupent-ils au sein de nos concepts usuels ? Désignent-ils une entité spéciale, le Moi, le Soi, l'Ego, le Sujet ? Répondre par la négative, ce n'est pas seulement cesser de se poser l'éternelle « question du sujet » qui a tant agité la philosophie contemporaine, mais aussi revenir à une philosophie plus sobre, celle que suggérait Lichtenberg.*

## VINCENT DESCOMBES

LE PARLER DE SOI

Gallimard, coll. « Folio Essais », 432 p., 9 €

## JEAN-FRANÇOIS BILLETER

LICHTENBERG

Allia, 169 p., 6,20 €

## ROLF WINTERMEYER

LICHTENBERG, WITTGENSTEIN

Et la question du sujet

Presses de l'université Paris-Sorbonne, 440 p., 26 €

Lichtenberg (1742-1799) est fameux pour l'une des réflexions consignées dans ses carnets : « *Nous ne connaissons que l'existence de nos propres représentations, sensations et pensées. Cela pense, devrait-on dire, comme on dit : il se produit un éclair. Dès qu'on traduit cogito par Je pense, on en dit déjà trop. Supposer le Je est une nécessité pratique.* » Lichtenberg disait en fait à peu près la même chose que Hume : il n'y a pas d'entité substantielle et continue, le moi, qui se tiendrait derrière nos sensations et pensées, et qui serait le référent du mot *Je*. Lichtenberg vise explicitement Descartes, qui substantialise le moi et en fait une chose spéciale, qui serait propre à la fonction de penser.

On peut en tirer des conclusions dramatiques, comme l'ont fait Nietzsche, Freud et leurs successeurs, et comprendre le « *ça pense* » de Lichtenberg comme l'affirmation d'une puissance obscure qui pense à notre place et nous dépossède des propriétés que nous attribuons ordinairement à la conscience et au moi, et on peut, comme l'a fait toute la philosophie contemporaine, agiter le spectre d'une gigantomachie qui opposerait les « pensées du sujet » aux « pensées du soupçon ». Mais on peut aussi, comme le fait Wittgenstein, se contenter d'une modeste analyse linguistique, consistant à décrire les usages variés que nous faisons de *Je*. On notera, en particulier, le fait que, pour certains verbes psychologiques, tels que *croire, penser, percevoir*, il y a une asymé-

trie entre leur usage à la première personne et leur usage à la troisième personne, qui tient au fait que, pour le premier usage, on ne peut pas se tromper sur le fait que l'on a la propriété en question de croire, penser, ou percevoir, alors que dans le second usage on le peut.

Cette asymétrie n'existe pas pour des verbes décrivant des activités physiques, telles que marcher : le contraste entre *je marche* et *il marche* n'est pas aussi grand. On notera aussi qu'il y a une grande différence entre *exprimer* un état mental (*je crois que p*) et le *décrire* (*il croit que p, il a la croyance que p*). Cette différence est celle que Wittgenstein appelait le « paradoxe de Moore » : il y a quelque chose de bizarre à dire : « Il pleut, mais je crois qu'il ne pleut pas ». On se demandera si ces propriétés peuvent se transférer à des verbes décrivant des actions en général. Aristote et les médiévaux ne faisaient pas autre chose que décrire cette « grammaire » logique de nos expressions d'action et de pensée. Mais ils ne donnaient aucun privilège spécial au *Je pense*. C'est Descartes qui a élevé ce terme au rang d'un concept privilégié, en isolant une propriété de

toutes nos pensées supposée extraordinaire : elles sont accompagnées de conscience, à laquelle nous aurions un accès privilégié, transparent, et sur laquelle nous exercerions une autorité spéciale. Mais une fois que l'on cesse d'accorder au *cogito* ce statut exclusif, *Je* ne devient plus, comme le dit Lichtenberg, qu'une « nécessité pratique », une fonction dans notre discours et nos concepts. Il ne disparaît pas, mais est remis à sa place.

Pour l'essentiel, la philosophie du moi proposée par Vincent Descombes dans ses travaux depuis une dizaine d'années, dont son recueil d'articles *Le Parler de soi* constitue un bon vade-mecum (1), consiste à défendre, contre aussi bien les boursoufflures de la philosophie de la conscience et de la subjectivité que les ardeurs guerrières des négationnistes qui proclament, tel l'Insensé au sujet de Dieu, qu'il n'y a pas de sujet mais juste des processus sociaux, psychologiques, du « *ça pense* » et du « *ça désire* », une position déflationniste visant à dégonfler la baudruche du Moi. Selon la conception « grammaticale » du moi défendue par Descombes à la suite de Wittgenstein, les deux positions métaphysiques antagonistes, celle qui nie l'existence du moi et celle qui l'affirme comme une entité substantielle, sont toutes deux fausses. Est fausse également l'alternative entre l'idée que la connaissance de soi pourrait être obtenue par l'effet d'une sorte de perception interne du moi, et l'idée qu'elle serait, comme l'ont soutenu notamment les béhavioristes, inférée à partir de propriétés de nos actions corporelles et de propriétés externes.

*Je* n'a qu'une fonction grammaticale, au sens que donnait Wittgenstein à ce terme : il y a une relation interne, de nature conceptuelle, entre l'autorité spéciale du sujet qui se connaît lui-même et l'état mental – sensation, pensée, action – dans lequel il se trouve et dont seul *lui-même* peut être le détenteur. Dire que le moi est grammatical, c'est dire qu'il n'est pas un fait. Cette position n'est pas incompatible avec celle du contemporain de Lichtenberg, Kant, qui voyait dans le *Je pense* une fonction seulement logique de la pensée, et elle a certaines relations, que Descombes explore dans son livre quand il discute le raisonnement pratique, avec la conception de Ricœur selon laquelle le moi est essentiellement lié à la fonction narrative. Mais elle est tout sauf basée sur la






## De la science à l'idéologie

PAR CHRISTIAN COMELIAU

phénoménologie. On a pourtant assisté, au sein de la philosophie de l'esprit contemporaine, inspirée par les travaux des sciences cognitives, à un retour de la conception du moi comme continuité corporelle éprouvée dans l'effort, qu'on trouvait jadis chez Maine de Biran et qui n'est qu'une version de la conception selon laquelle nous percevons de manière interne cet obscur objet de la pensée.

On peut parier que Descombes n'aurait pas plus de sympathie pour ces conceptions qu'il n'en a pour les fantômes de Descartes, que, vaillant *ghostbuster*, il entend débusquer. Mais on serait pourtant en droit de poser au « grammairien » de la pensée la question : si nous sommes victimes de « mythologies » (celle de l'intériorité, du mental, du moi ou celle de l'intention comme événement distinct de l'action), est-ce que toutes les conceptions qui font appel à des notions mentalistes ou psychologiques sont vouées à être des non-sens grammaticaux ? Pour ma part, je ne vois pas en quoi la philosophie devrait, du fait qu'on congédie la notion de moi, cesser de recourir à la psychologie.

C'est à l'analyse de cette complexe histoire de la disparition du moi depuis Hume, Kant et Lichtenberg, et de ses prolongements chez Mach, Musil et Wittgenstein, qu'est consacré le livre savant de Rolf Wintermeyer. Mais, bien qu'il soit très riche, il est souvent fort profus et obscur. On lui préférera la relecture du grand livre de Jacques Bouveresse, *Le Mythe de l'intériorité* (Minuit, 1976), qui commentait déjà tous ces thèmes ; et surtout celle de Lichtenberg lui-même, dans la superbe traduction qu'en donne Jean François Billeter. Ce grand sinologue et germaniste nous donne un accès aux pensées du maître de Göttingen qui diffère assez des traductions dont on disposait en français (celles de Marthe Robert et de Charles Le Blanc), qui font de Lichtenberg essentiellement un auteur d'aphorismes piquants, au détriment des passages plus longs où il développe sa pensée : celle d'un savant et d'un naturaliste, d'un scientifique qui comprenait et défendait les Lumières. « *C'est vrai, je ne puis fabriquer moi-même mes chaussures, mais ma philosophie, Messieurs, je ne me la laisse pas prescrire. Mes chaussures, je veux bien me les faire faire, je ne puis m'en charger moi-même.* » Voilà bien une remarque « grammaticale », mais qui devrait être aussi la devise de tout *Aufklärer*. 

1. Voir aussi : *Le Complément de sujet*, Gallimard, 2004 ; *Dernières nouvelles du moi* (avec Charles Larmore), Puf, 2009 ; *Les Embarras de l'identité*, Gallimard, 2013 ; *Exercices d'humanité* (avec Philippe de Lara), Les petits Platon, 2014.

*L'ouvrage de Steve Keen, économiste australien et professeur à l'université de Kingston à Londres, se distingue de la plupart des travaux récents par son ambition exceptionnelle et son ampleur : diversité des thèmes abordés et profondeur des questions posées. On peut espérer que ce travail, d'une lecture relativement difficile, sera l'occasion d'une nouvelle exploration collective du rôle et des instruments de la réflexion économique, exploration dont l'urgence pour l'avenir de nos sociétés n'est plus à rappeler.*

### STEVE KEEN

L'IMPOSTURE ÉCONOMIQUE

Préface et direction scientifique de Gaël Giraud

trad. de l'anglais par Aurélien Goutsmedt

L'Atelier, 528 p., 27 €



Ce n'est certes pas un réexamen de cette envergure qui peut être proposé dans un compte rendu, notamment parce que l'objet central de la critique de Keen – à savoir quelques-uns des fondements (hypothèses, postulats et principes de base) de la théorie économique dominante – ne se dégage que progressivement dans l'ouvrage. Tentons de présenter clairement les grandes lignes du raisonnement et les orientations de recherche sur lesquelles elles débouchent. Je commencerai par décrire rapidement la structure générale du livre, avant de suggérer quelques éléments de critique partiels qui me paraissent spécialement importants.

Le volume se divise en trois parties. Dans la première, « Les fondements. Les erreurs logiques des concepts clés de l'économie conventionnelle », quatre chapitres sont consacrés successivement à l'examen critique de quatre notions principales de cette approche « conventionnelle » : la courbe de demande, la courbe d'offre, les rapports entre le prix et la valeur, et enfin la répartition du revenu. Il n'est pas possible de synthétiser ici le contenu de cette discussion sans la déformer ; disons

qu'il s'agit d'une attaque en règle contre la simplicité excessive des courbes de demande et des hypothèses qui les appuient, contre la possibilité même d'une courbe d'offre globale, contre la signification attribuée aux prix, et contre les principes qui sont censés présider à la « juste » répartition du revenu des facteurs de production.

Dans la deuxième partie, « Les complexités. Les problèmes omis par les cours d'économie et qui devraient faire partie d'une formation dans cette discipline », cinq chapitres, assez divers dans leur approche, examinent : la notion de capital, avec la relation qui est censée s'établir entre la productivité et le profit, la méthodologie de raisonnement globale, l'importance de la dimension temporelle, les raisons pour lesquelles les économistes n'ont pas vu venir la crise (de 2007), la question des prix, à nouveau ; et enfin une présentation des « Méprises sur la Grande Dépression (1929) et la Grande Récession (2007) ».

La troisième partie, « Les alternatives. Penser différemment en économie », commence (en toute simplicité) par un chapitre intitulé « Pourquoi j'ai vu venir la crise ». Les chapitres suivants examinent les dimensions monétaires du capitalisme, l'effondrement des marchés boursiers, l'usage des mathématiques en économie, l'analyse marxiste et sa théorie de la valeur. Elle se conclut par un chapitre affirmant qu'« Il existe des alternatives ».

Je voudrais seulement suggérer deux thèmes de réflexion critique. En premier lieu, une telle réflexion ne peut être utile que si elle interroge la fonction fondamentale de la théorie et de la gestion économiques. Fonction importante en pratique en raison de la place considérable prise par les préoccupations et les contraintes économiques dans nos sociétés ; mais fonction subordonnée, en ce sens qu'elle ne peut se